

## La métaphore du « direct » ou le triomphe des reporters

François DEMERS

Professeur titulaire  
Département d'information  
et de communication  
Université Laval, Québec  
francois.demers@com.ulaval.ca

Gérard LECLERC

Chargé de cours  
Département d'information  
et de communication  
Université Laval, Québec  
gerard.leclerc@com.ulaval.ca

*« Le temps naturel de l'information aujourd'hui, c'est l'instantanéité, le temps réel. Aujourd'hui, la bonne information, c'est celle qui se donne en temps réel. [...] On fait de l'information comme on retransmet un match : on le voit, on le diffuse en direct et les téléspectateurs peuvent le suivre. Je peux couper le son, je peux supprimer le commentaire et je peux suivre l'événement. De la même manière, quand CNN retransmet l'attaque en octobre dernier du Parlement de Moscou, même si je ne comprends pas l'anglais, ce qui m'intéresse, c'est de voir ce qui se passe, comment avancent les tanks, comment on tire, comment on résiste, etc. Je vois cette information.»  
(Ignacio Ramonet, 1994)*

La décennie 1990 aura vu s'épanouir (puis s'évanouir) chez les journalistes francophones, au Québec et en France, un débat passionné à propos de la généralisation du « direct » dans le journalisme télévisuel (*voir encadré en annexe*). La polémique s'est éteinte avec le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Un survol récent des textes produits par les chroniqueurs médias des grands quotidiens et par divers journalistes et observateurs dans la revue mensuelle *Le 30*, organe officieux de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)<sup>1</sup>, témoigne de la disparition de cette thématique comme controverse, en sol québécois tout au moins.

Pourtant, le nombre de reportages en direct n'est pas en baisse. Le *monitoring* des chaînes de télévision accessibles par le câble dans la région de Québec, effectué durant l'été 2002 à d'autres fins<sup>2</sup>, a permis de constater la présence

généralisée<sup>3</sup> du « direct » sur l'ensemble des chaînes. Le direct est devenu une pratique courante tant chez les chaînes généralistes<sup>4</sup> que chez les chaînes spécialisées en information continue. Il s'est en quelque sorte banalisé.

Le texte qui suit propose un cadre général d'interprétation de cette bouffée d'agitation du milieu, en vue de projets de recherche empirique ultérieurs. Ce cadre considère le journalisme comme un enjeu de pouvoir symbolique pour des groupes d'acteurs formés de coalitions instables, internes à la profession, et de leurs alliés externes permanents ou de circonstances (patrons de presse, publics, chercheurs, politiciens, etc.)<sup>5</sup>. Il puisera largement dans nos travaux des années 1990 et dans de nouvelles données pour illustrer la vraisemblance d'une proposition de recherche plus spécifique faisant du direct l'une des pratiques journalistiques « nouvelles » qui ont modifié les rapports de crédibilité et de prestige des journalistes selon leurs fonctions et, plus particulièrement des deux groupes les plus centraux, celui des commentateurs et celui des reporters.

Le texte est présenté en trois parties. La première, un exercice de définition, entend répondre à la question suivante : de quelle pratique parle-t-on au juste quand on discute du « direct », et s'agit-il d'une pratique nouvelle ? La seconde rappelle l'opposition historique au sein de la profession journalistique entre les reporters et les littéraires (qui occupent aujourd'hui les fonctions de commentateurs et de *columnists*) dès l'apparition de la presse d'information au 19<sup>e</sup> siècle, une opposition qui a fait très tôt écho à celle de l'image et du mot ainsi qu'à celle de la presse populaire et de la presse de qualité. La troisième partie du texte soutient que la pratique du direct, telle qu'elle s'épanouit à la fin du dernier siècle, s'harmonise au contexte culturel démocratique contemporain.

En réponse à ce contexte, elle « accomplit » le projet de reportage du journalisme d'information et, par là, consolide la position des « reporters » au sein de la profession. Sa généralisation et sa banalisation contribuent à la perte de vitesse des journalistes « intellectuels » et de la conception classique du journalisme leur conférant un mandat de magistère. En même temps, il y a un prix à payer pour le reporter : il est poussé à quitter sa posture de médiateur « objectif » de l'événement pour adopter celle de médiateur entre l'événement et l'émotion de son public, en utilisant sa propre émotion et en ré-agissant ou improvisant sur les lieux comme le ferait son public .

## La pratique du direct

L'idée du direct évoque immédiatement les nouvelles technologies des communications : aussi bien satellites et caméscopes que ces nouveaux services offerts par les câblodistributeurs qui permettent aux téléspectateurs de regarder « directement » débats parlementaires, matchs de hockey et opéras. Il n'y a donc pas de surprise à constater la coïncidence entre l'émoi de plusieurs journalistes et observateurs devant l'irruption du direct et la création des grandes chaînes d'information continue<sup>6</sup>. Aussi, lorsque brandie dans les débats entre gens du métier, l'étiquette « en direct » s'est tout de suite gonflée jusqu'à représenter les craintes vagues ou précises de certains d'être éliminés du circuit au profit de reportages sans intermédiaires, et à l'inverse, les croyances de quelques-uns qui estiment pouvoir mieux remplir leur mandat en montrant « comme-si-vous-y-étiez » ce qui est en train de se passer<sup>7</sup>.

Le direct est une pratique relativement ancienne<sup>8</sup> puisqu'elle est présente à la radio dès qu'elle devient techniquement réalisable. Par ailleurs, cette pratique n'est pas nouvelle non plus en ce qu'elle est utilisée de manière rituelle depuis longtemps pour la couverture des matchs sportifs et des grandes cérémonies sociales (couronnements, etc.). En un sens donc, le nouveau « direct », celui qui a fait jaser dans les années 1990, est analogue à tous ces matchs, ces spectacles et autres « événements » annoncés et organisés, donc tout à fait prévisibles, et devant lesquels on peut s'installer du début à la fin, en spectateur attendant qu'il s'y produise une surprise, un « événement ».

Le direct n'aura finalement émergé comme objet de controverse qu'au tournant de la décennie 1990 par suite de la convergence de facteurs technologiques (miniaturisation des équipements de captage et satellites, principalement), économiques (offre d'information à un niveau mondial : le cas de CNN, notamment), politiques (la crise des États-nations et des chaînes opérant à ce niveau, supplantées par des chaînes mondiales), idéologiques (la victoire du modèle journalistique libéral) et structurels (éclatement des marchés, spécialisation des médias, surabondance de l'offre, etc.).

En fait, si l'expression « en direct » ou « le direct » ne devait être considérée que dans son sens descriptif étroit, elle ne désignerait que la couverture d'un événement en temps réel plutôt qu'en différé. Autrement dit, elle ne désignerait que les moments où le temps du réel dont le journaliste traite est identique à celui de son reportage<sup>9</sup>. Dans le cadre des espaces habituellement réservés à l'information dans la programmation des radios et télévisions, soit pendant les « nouvelles »

et les « affaires publiques », il arrive que de telles coïncidences de temps entre l'événement et son reportage surviennent. Mais c'est exceptionnel, l'ordinaire étant fait, lui, d'images destinées à être diffusées en différé (Ericson et al, 1989). Le direct, c'est-à-dire le reportage sur les lieux d'un événement qui se déroule devant la caméra, sera donc le premier sens, le plus technique de cette expression.

À un second niveau, il est possible de parler de « direct » quand, toujours à l'intérieur des temps programmés pour l'information, l'animateur ou le journaliste-interviewer interroge un collègue, un témoin, un expert, pendant l'émission ou encore lorsqu'il fait son reportage sur les lieux d'un événement déjà terminé, alors que la pratique habituelle du reportage repose sur des prises de vue et des entrevues qui sont faites à un autre moment de la journée, enregistrées puis montées. Dans certains cas – il s'agit d'une pratique de plus en plus fréquente – le montage est fait de telle sorte qu'on pourrait croire qu'il s'agit d'une entrevue à chaud<sup>10</sup>. On parlera cependant de « direct » uniquement quand les « sur-les-lieux » et entrevues sont effectués en temps réel pendant l'émission. Dans les deux cas, l'effet recherché est cependant le même : provoquer l'impression de « présent absolu » selon l'expression de Jean-François Tétu : « *Il y a de multiples formes du direct : il y a le présentateur à l'écran ; il y a l'interviewé, et toutes les formes de citations ou d'inserts qui peuvent aussi bien être le fruit d'un montage. Que le direct soit alors un vrai ou un faux direct ne change rien à l'essentiel : le direct vise un effet de présence, totalement scénarisé ou narrativisé ; il ne laisse aucune place au surgissement d'un autre temps que celui prévu par le schéma narratif* » (Tétu, 1994, pp.85-86).

Très rarement, le premier type de « direct » va coïncider avec le temps réservé au contenu journalistique dans la grille de programmation<sup>11</sup>. Le plus souvent, pour rapporter en direct au premier sens, il va falloir perturber la programmation régulière des émissions. Ce direct-là s'impose avec une telle urgence qu'il force à modifier l'horaire des émissions (Tétu, 1994). Bien entendu, pour une chaîne comme CNN, RDI ou LCN qui n'offrent qu'un produit unique – l'information-en-continu – modifier la programmation pour « être-sur-les-lieux » représente une perturbation mineure. On pourrait même dire une perturbation souhaitée puisqu'elle réalise d'une façon idéale la promesse d'être partout où cela importe, et tout de suite, une promesse qui constitue en quelque sorte la marque de commerce de la chaîne. Il y a aussi les chaînes dont la mission première est précisément d'assurer la couverture en direct de certains lieux et moments, telles les séances du conseil

municipal, les commissions parlementaires, etc. Celles-ci deviennent, à l'occasion, des sources de direct pour les autres chaînes.

Pour une chaîne généraliste qui offre aussi des téléromans, des dramatiques, des films, des jeux, etc., la pratique d'interruption de l'horaire régulier pour faire place à une couverture en direct pose des problèmes importants de logistique par rapport au contrat traditionnel avec le téléspectateur. La chaîne généraliste promet précisément par définition la diversité de produits ; sa programmation n'offre de l'information que dans des « cases-horaire » définies et limitées. La bousculade de la programmation régulière prend d'ailleurs encore plus d'ampleur quand le temps du direct déborde sur plusieurs heures et s'offre comme couverture en continu<sup>12</sup>. C'est le phénomène visé par ce troisième niveau de signification – la modification de l'horaire régulier – qui constitue la véritable nouveauté et qui paraît avoir été le déclencheur des controverses des années 1990.

On peut cependant constater aujourd'hui, après quelques années de rodage, que la pratique du direct est « routinisée » au sens de Gaye Tuchman, l'imprévu « sur-les-lieux » devient de plus en plus prévu et les reporters de plus en plus aguerris aux exigences de l'improvisation.

## Reporters et intellectuels

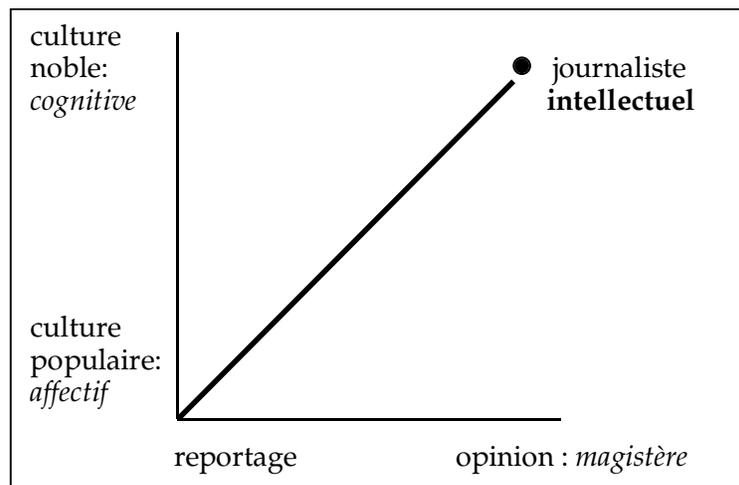
La pratique du direct aura donc été un objet d'interrogations et de dénonciations pendant la plus grande partie des années 1990 de la part de nombreux observateurs des pratiques médiatiques, mais également de ténors de la profession. Pour notre part, nous avons mené séparément deux études à ce propos. L'une<sup>13</sup> portait sur la couverture « en direct » de la Guerre du Golfe de 1991<sup>14</sup> et de la Crise d'Oka, près de Montréal, au cours de l'été 1990<sup>15</sup>. Elle entendait éclairer aussi, indirectement, les controverses entourant l'usage plus ou moins massif du direct dans diverses couvertures dont le faux charnier de Timisoara (1989), les incidents tragiques de la Place Tiananmen (1989) ainsi que l'irruption sur la scène nord-américaine de l'armée zapatiste le 1<sup>er</sup> janvier 1994 au Chiapas.

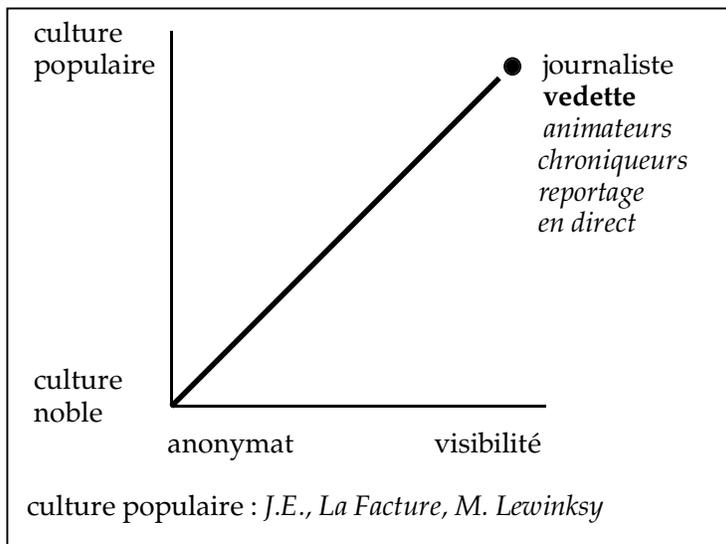
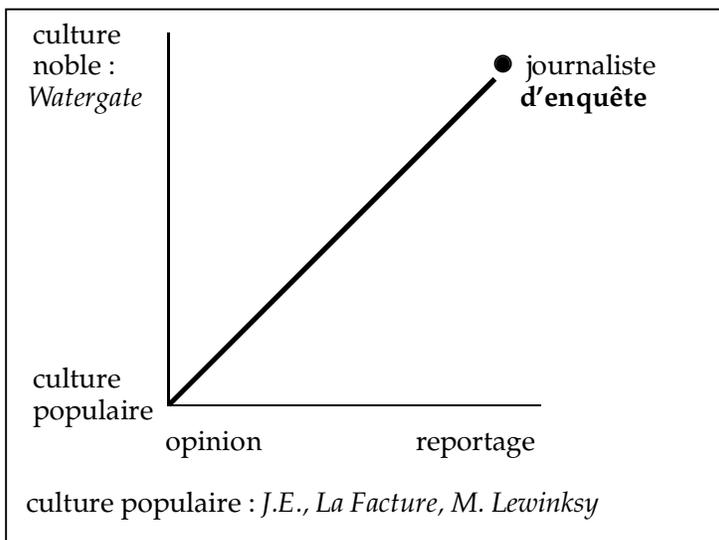
L'autre étude<sup>16</sup> (Leclerc, 2000 a et b) s'appuyait sur deux événements très médiatisés (et commentés) au Québec : l'accident des Éboulements (octobre 1997) qui a fait 44 victimes dans Charlevoix et la tempête du verglas (janvier 1998) qui s'est abattue principalement sur la Montérégie, région située sur la rive-sud de Montréal (janvier 1998).

La première étude établit que, dans l'autoflagellation<sup>17</sup> à laquelle se livrent les journalistes à propos de la Guerre du Golfe et de l'affaire d'Oka, le concept de direct est utilisé de manière négative, comme un repoussoir. Le direct est présenté soit comme une menace<sup>8</sup>, soit comme l'occasion, sinon la cause, de certaines dégradations de la pratique<sup>9</sup>. Les écrits du côté anglophone ne présentent cependant pas une telle charge négative<sup>20</sup>. De fait, les commentateurs se montrent très peu préoccupés du *live* (le direct en français) comme facteur explicatif des tares et dégâts dénoncés. L'attitude par rapport à cette pratique est plutôt du type « cela-va-de-soi ».

Chez les francophones, le débat autour du direct est présenté comme portant sur la fabrication du sens par les journalistes dont le mandat serait précisément de révéler le sens des choses, ce qui les rapproche manifestement des intellectuels, les « clercs » dans le vocabulaire de Rieffel (1992). Les dénonciateurs qui tonitruent à ce sujet appartiennent manifestement au groupe des journalistes cultivés, au sens de la culture de l'élite (Rieffel, 1997), qui peuvent prétendre jouer le rôle d'experts capables de traiter sur un pied d'égalité avec les autres intellectuels<sup>21</sup>. Évidemment, le sens dont on parle dans ces arguments, c'est l'évaluation morale, esthétique ou pragmatique que devrait préférer le magistère journalistique.

### Trois hiérarchies de valorisation chez les journalistes





Les schémas qui précèdent traduisent trois postures et trois époques successives qui structurent le milieu journalistique et définissent les positions possibles permettant au journaliste individuel d'être considéré comme un grand journaliste, ce qui conditionne le droit de parole et la crédibilité au micro dans le milieu professionnel et au-delà.

Que lui reproche-t-on à ce direct ? Plusieurs travers, dont certains sont très spécifiques aux cas en cause. Par exemple, pour la Guerre du Golfe : le contrôle des militaires sur les déplacements, la dépendance des journalistes aux *pools*, l'usage d'images fournies par les militaires, etc.<sup>22</sup> Les critiques ont ainsi souligné comment les journalistes ont très largement adopté le point de vue de « la coalition », au point que lors des conférences de presse les correspondants, surtout américains, n'hésitent pas à parler de « nous » (*us*) lorsqu'ils questionnaient les généraux, s'identifiant ainsi ouvertement à leur camp national. Plusieurs expliquent cette attitude par l'état de guerre, par la fréquentation de sources unilatérales ou par le soutien des organisations de presse au camp militariste.

Dans l'ensemble, on peut cependant regrouper les critiques plus précisément liées au direct en deux grands groupes : 1. celles qui concernent la qualité des commentaires, soit que l'on déplore que les reporters n'ont pas le recul suffisant, soit que l'on critique le choix des commentateurs/sources/experts, soit que l'on dénonce l'absence de montage, le remplissage, les mauvais choix d'images, l'usage de graphiques et de dessins animés, etc., bref, la superficialité du sens offert au téléspectateur ; 2. celles qui pourfendent l'émotionnel, soit parce que l'image suscite inévitablement l'émotion, soit parce que les animateurs/présentateurs se révèlent trop populistes, soit parce qu'on dénonce la sélection de scènes spectaculaires et les détournements de sens.

Ce sont manifestement là les préoccupations des « intellectuels » de la profession, ces adeptes du « journalisme de matière grise » selon l'expression de Lavoine (1992), partisans de la raison contre l'émotion, de l'opinion éclairée contre le simple récit<sup>23</sup>. Aussi, le concept du « direct » déborde-t-il nettement la portée descriptive d'une pratique technique précise : il se charge de nombreuses autres préoccupations. D'ailleurs, le fait que l'on ait pu l'invoquer à propos de la Guerre du Golfe – là où les correspondants ont été systématiquement empêchés d'être sur les lieux des combats – constitue une indication claire de l'importance de sa valeur descriptive face à son rôle de métaphore de l'image en tant qu'« in-sensé » et émotion.

En résumé, l'expression « le direct » dénoncé dans les années 1990 peut être considérée comme une arme symbolique entre les mains d'un

groupe particulier de journalistes et de leurs alliés extérieurs aux médias. À l'inverse, ainsi que le montre la deuxième étude, le direct pourrait désigner une grappe de pratiques aptes à rallier une coalition de novateurs, lesquels seraient motivés par l'introduction du changement (Leclerc, 2000a et b).

C'est pourquoi l'hypothèse s'impose : et si ce débat prolongeait en des termes différents la bataille autour du « reportage » à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ?<sup>24</sup> Graham Murdock en rappelle les termes du débat aux premiers temps du reportage : « *La métaphore la plus utilisée pour définir l'activité du reporter était tirée de la technologie nouvelle en matière de photographie, dont l'invention en 1839 coïncida presque exactement avec le commencement du passage de la presse politisée à la presse commerciale. On imaginait le reporter idéal comme un appareil photographique, emprisonnant de façon exacte et complète les situations qu'il observait. Cette aspiration a été traduite dans la pratique journalistique au moyen du système de sténographie amélioré par Pitman qui facilitait une prise de note plus complète et plus précise au moyen du nouveau système télégraphique, inventé par Samuel Morse, qui, au point de vue du coût, encourageait la transmission d'informations purement factuelles (ces deux innovations ont été pour la première fois exposées au public en 1837, tout juste deux ans avant que Daguerre et Fox Talbot fassent connaître leurs nouveaux systèmes photographiques)* » (Murdock, 1982, pp.86-87).

De son côté, Pascal Durand (1994) souligne dans une étude sur la montée de la pratique du « reportage » dans la presse française de la fin du 19<sup>e</sup> siècle comment les écrivains-journalistes ont développé une hostilité méprisante envers ce trafic vulgaire des nouvelles. À eux, la chronique sérieuse de l'actualité politique, militaire et culturelle ; aux reporters<sup>25</sup>, le « petit journalisme ».

Cherchant les origines du reportage dans une tradition franco-française plutôt que dans l'importation de la pratique anglo-saxonne, Ruellan est conduit lui aussi à montrer le lien entre le populaire et le reportage. « *Entre 1860 et 1920, écrit-il, alors que la presse basculait de la confidentielle conversation mondaine à la massification du récit de la vie réelle, et que les reporters venaient peupler les rédactions en remplacement des chroniqueurs vieillissants, le courant naturaliste (dont Émile Zola fut le père spirituel) transféra ses méthodes d'appréhension du réel au journalisme. Se répandant dans les journaux avides de copie, les écrivains naturalistes livrèrent les recettes d'une littérature quotidienne, accessible et attrayante pour le public populaire. Ils apprirent aux journalistes comment l'écriture, à condition d'être organisée selon des principes – une méthode – pouvait parvenir à saisir et à transmettre une représentation du réel. Leur succès incita les patrons à donner de l'importance aux premiers reporters et à les faire sortir des salles de presse, à*

*aller s'imprégner de la vie contemporaine, à enquêter et à raconter le quotidien de leurs contemporains. C'est donc à une tradition littéraire ancienne (qui remonte aussi aux réalistes Balzac, Flaubert, Stendhal, et à l'inclassable Hugo) que le journalisme français doit d'avoir inventé le reportage, qui constitue la base fondamentale du métier moderne d'information. Tradition à laquelle sont venues s'ajouter les techniques états-uniennes. En effet, depuis 1840, la presse commerciale populaire d'outre-Atlantique établissait ses premières méthodes de rationalisation de l'information et les transférait à l'Europe, à partir de 1860 environ » (Ruellan, 1992, p.33).*

Dans cette lumière, le direct pourrait être considéré comme la réalisation de l'idéal journalistique du reportage formulé au 19<sup>e</sup> siècle lors de la naissance de la presse dite d'information, parce qu'il est aujourd'hui réalisé grâce à l'image et que, dans le cadre du reportage, le rôle de l'image est « *de s'abolir en tant qu'image pour faire place aux choses mêmes* » (Blanc & Mouchon, 1994, p.55). L'image n'est-elle pas aussi le fondement de l'emprise de la télévision comme média de communication entre le monde réel et les publics : « *Présent à la télévision, la télévision me rend présent au monde, écrivent Blanc et Mouchon. Il y a là un phénomène de double présence simultanée : du téléspectateur à la télévision-réception, de la télévision à l'événement-émission. La distance s'abolit dans l'immersion, dans la suppression des médiations (la principale fonction du médiateur – grand reporter ou présentateur – étant de s'abolir en tant que tel pour faire entrer le téléspectateur dans l'événement, comme un de ses acteurs virtuels)* » (Blanc & Mouchon, 1994, p.57).

## **La maturité de la télévision**

Ainsi, le direct s'inscrit-il dans une expérience très quotidienne et généralisée de la domination du paysage médiatique par la télévision et ses images. Il symbolise la domination de l'image ou plus précisément le choc de la montée fulgurante de la télévision au sein du concert des médias de masse. Cette domination de plus en plus évidente de la télévision et de ses images sur le concert des médias de masse fait grincer des dents certains intellectuels<sup>26</sup>.

En une quarantaine d'années, à partir de pratiques développées par et pour la radio (Laurence, 1990), la télévision va courir jusqu'à la maîtrise de son matériau spécifique – l'image – et parvenir à se subordonner son maître en cette matière, le cinéma (Brunovska Kamick, 1988), lequel s'était en son temps subordonné le théâtre. L'accélération des délais de production comme la miniaturisation des équipements accompagne et rend possible cette éclosion en quatrième vitesse, jusqu'à l'exubérance

de l'offre qu'assurent maintenant le câble et les satellites de transmission directe. La télévision est désormais au centre du système médiatique des services grand public, refoulant dans des rôles subordonnés cinéma, presse, radio et le dernier-né, Internet<sup>27</sup>. L'un des atouts de ce dernier-né des médias, c'est bien sûr sa capacité à présenter à la fois images, sons et textes. Il bénéficie ainsi de la fascination générale pour l'image animée.

La suprématie de la télévision est telle aujourd'hui que ce média n'hésite plus à se démystifier en affichant constamment l'envers du décor : des émissions sont construites autour du tournage d'un film ou d'une émission prestigieuse ; la salle de nouvelles avec ses ordinateurs, ses caméras en mouvement, ses journalistes au téléphone sert de toile de fond au téléjournal ; la caméra baladeuse nous montre la meute de reporters harcelant le politicien ou la vedette, etc.<sup>28</sup> L'image est suffisamment sûre d'elle-même, en même temps que banalisée, pour se dévoiler comme construit, montage et découpage (Cyr, 1993).

En matière journalistique, la télévision, jouant de l'image, «*nourrit l'impression d'une prise en direct sur la réalité*» (Larose, 1990, p.113). On pourrait même affirmer qu'elle n'a de sens, en journalisme, que dans la mesure où elle fournit des images de l'événement, des images les plus actuelles possible. Pourquoi pas en direct ?

## Une avancée démocratique

L'hypothèse voulant que le direct « accomplit » le projet historique du reportage, s'accompagne d'une proposition qui veut qu'il dépasse l'opposition fondatrice décrite par Murdock et par Durand entre le journalisme noble identifié à l'éditorial (ou expression d'opinion) et le reportage. Le direct bouscule les rôles attendus. Depuis quelque temps déjà, les reporters sont en effet de plus en plus présents et de plus en plus « personnels » dans l'espace journal, radio et télé-journal. Lors d'un direct, ils deviennent omniprésents et forcés de plus en plus d'exprimer des questions, des hypothèses, des explications et finalement, des opinions. Ne serait-ce que pour remplir les temps morts ? Les journalistes-commentateurs patentés sont, eux, de plus en plus évacués de la scène, d'une part par les experts/sources que l'on interviewe, d'autre part par les commentaires superficiels et émotifs, à chaud, des reporters-sur-les-lieux et des animateurs en studio.

Avec le direct et sa généralisation, le gagnant est nettement le reporter, dont le rôle assigné par le modèle de la presse d'information des années 1930 passe de la froideur et l'anonymat, signes d'objectivité, à celui de médiateur de son public, témoin personnalisé et participant

candidement de l'émotion perçue comme normale par son public. C'est en quelque sorte un renouement avec la pratique de grand reportage de la presse populaire des origines qui souhaitait le lyrisme émotionnel du reporter/témoin à l'étranger. C'est prolonger aussi le nouveau journalisme écrit des années 1960 qui, empruntant à la littérature, tentait de réhabiliter le point de vue subjectif du reporter. Le direct hérite aussi, en télévision proprement dit, du dégel graduel des lecteurs de nouvelles, devenus présentateurs, puis animateurs.

Aujourd'hui, le reporter représente « son » public auprès des événements. Il recherche les sources auxquelles le public songerait lui-même et auquel il accorderait de la crédibilité. Dans ses commentaires, il exprime les opinions et les sentiments de ce public. Il en a les réflexes. Il en est. Cela n'empêche pas que, dans le cadre du direct, l'information continue de vouloir être avant tout « référentielle », une présentation de faits extérieurs aux opinions du journaliste. Elle continue d'exiger de lui qu'il soit objectif, c'est-à-dire qu'il se détache de sa subjectivité et qu'il représente le réel<sup>29</sup>. Ce qui change, c'est qu'il y a une exigence d'accord spontané entre la sensibilité du reporter et celle de son public présumé ! La participation et l'authenticité émotionnelles<sup>30</sup> sont supérieures à la froideur et à la distance<sup>31</sup> dans un contexte de médias aux publics volatiles, qu'il faut s'attacher par proximité émotionnelle.

Aux premiers temps de la presse d'information, les reporters de la presse sensationnaliste se considéraient comme des « *techniciens amoureux* » aux yeux de qui les descriptions des détails sensibles, jusqu'au sordide, étaient imposés par la réalité (Franke, 1985). Ensuite est venu le temps du journalisme comme espace public où le journaliste diffusait, en se faisant transparent, les points de vue des acteurs sociaux (les « sources »).

Aujourd'hui, en direct, être objectif, c'est être le représentant de « son » public et voir le monde comme il le voit. L'émotion (la sensation) trouve son explication non plus dans les faits, mais dans le public auquel le reporter s'adresse. L'objectivité est désormais assurée, dans le cadre de la rhétorique de plus en plus codifiée du direct, par la transparence de l'image, l'appartenance du reporter-médiateur à la sensibilité de son public et l'ouverture affichée de l'écran à la communication des interprétations diverses des experts et représentants de groupes d'intérêts. Ainsi, le direct télévisuel s'inscrit-il dans la continuité de la tradition du reporter comme conteur qui fait « *vivre l'événement comme si vous y étiez* »<sup>32</sup> et réalise la synthèse de l'objectivité et de l'émotion, en s'installant dans le même « paradigme » que son public pour son compte rendu de l'événement.

Les perdants sont les journalistes « intellectuels » animés par la volonté d'expliquer en profondeur et d'éduquer. Évidemment, parce qu'ils sont plus portés à utiliser le texte écrit pour améliorer leur position relative par rapport aux autres coalitions de journalistes, ils sont les plus susceptibles de s'exprimer publiquement, dans des publications pour journalistes ou dans les médias écrits grand public, à propos du journalisme. Incidemment, cela entraîne que le corpus d'écrits examiné en 1995 traduit leur hostilité à une pratique où ils ont une trop petite place. Leur enjeu face au direct est double. Il s'agit de conserver une place privilégiée dans les médias en tant que commentateurs, explicitement producteurs de sens, au rang des autres intellectuels. Par ailleurs, dans la mesure où les intellectuels ont développé une culture d'élite qui les distingue du peuple et les identifie aux autres élites, il s'agit aussi de marquer la supériorité sociale de leur point de vue éclairé sur la vie et les choses par rapport aux commentateurs populaires, populistes et émotifs.

### **L'information existentielle**

Mais peut-être est-ce le changement du contexte général qui explique la perte d'emprise de la conception des journalistes intellectuels et la légitimation de la pratique du direct par des reporters, à la fois objectifs et émotifs. En effet, jusqu'à tard dans le 20<sup>e</sup> siècle, l'exercice du journalisme continuait d'être généralement pensé dans la continuité de ce qu'il est convenu de nommer le modernisme. L'accent était mis sur le pouvoir de la Raison (Pichette, 1996) et sur le mandat de « service public » des mâles éclairés, dont les « meilleurs » journalistes, sommés d'instruire et de guider les masses (Demers, 1997). La relation entre les journalistes et leurs publics demeurait fondamentalement autoritaire. La théorie rangeait le journaliste dans le groupe des lettrés pouvant légitimement parler d'en-haut et d'autorité<sup>63</sup>.

Le journaliste disposait d'un magistère. Son étalon était la communication scientifique en tant que dissémination de la vérité et sa norme éthique celle du service public qui lui imposait le dur apprentissage d'une mentalité supérieurement dégagée de la mêlée. À ce sujet, Carey souligne comment, pendant le cycle de la modernité, le journalisme s'était aligné sur la science : « *Today's public has inherited a journalism of the expert and the conduit, a journalism of information, fact, objectivity and publicity. This is a scientific conception of journalism : it assumes an audience to be informed and educated by the journalist and the expert [...]. In an earlier era, science could serve as the exemplification of our culture, and*

*the scientist could be our hero. The sciences did enormous and important work in securing the foundations of liberal democracy. It is not surprising that journalism took science as its model and tried, in however degenerate a form, to imitate it. But that age is over* » (Carey, 1993, pp.20-21).

Mais, soulignent divers auteurs<sup>34</sup> dont Cyril Lemieux (2000), tout au cours du 20<sup>e</sup> siècle, la démocratie a pénétré de plus en plus en profondeur dans le tissu symbolique des sociétés développées, produisant l'avancée du sentiment égalitaire, le poids égal des votes individuels lors d'une élection servant de prototype. De cette égalité électorale découle le droit de chacun, savant ou roturier, de s'exprimer en public, quelle que soit la « valeur » de ce qu'il profère. Pendant ce temps, du côté scientifique, est venue la relativité et le chaos, les vérités temporaires suspendues à des théories qu'il s'agit de falsifier. Une sensibilité de l'incertitude et de la relativité s'est répandue qui a fini par pénétrer la culture et le journalisme. De plus en plus axiomatique, la science a graduellement poussé au relativisme. Paradoxalement, elle a précarisé la vérité et poussé le journalisme vers le marché, des idées et des points de vue. À terme, il n'y a plus, pour les médias, de transcendance en matière d'expression en public, à partir de laquelle condamner moralement (comme esthétiquement d'ailleurs) et interdire. Il n'y a que des normes rivales, en débats et en campagne pour former des majorités temporaires, lesquelles d'ailleurs voient leur pouvoir de sanctionner les autres points de vue limité par les droits de la personne et des minorités.

Lemieux, comme d'autres, situe le point de rupture dans les années 1960, ce dont, selon lui, on trouve une traduction concrète « *dans la multitude des dénonciations (au sein de l'université, de la famille, de l'école, de l'entreprise, du syndicat, etc.) de "l'arbitraire" réputé caractériser les rapports d'autorité, lorsque seule une différence de statut, d'âge et de sexe les fonde – un accroissement du sentiment égalitaire qui s'accompagne de la revendication de "libres choix" en matière de conduites de vie, de goûts culturels et de rapports au corps et à la sexualité* » (Lemieux, 2000. p.54).

Sa problématique rejoint et prolonge celle qu'a ébauchée Norbert Elias quand il a formulé l'hypothèse d'une évolution sociale vers la « démocratisation fonctionnelle » : « *...la transformation globale des sociétés, écrivait-il dès 1970, [que nous essayons de traduire par le terme d'"industrialisation" alors qu'il n'en reflète qu'un des aspects] entraîne une lente diminution des différences de pouvoir entre les groupes dominants et les couches sociales. Cette restriction met en évidence le fait suivant : au cours de cette différenciation sociale croissante et de l'intégration correspondante, des groupes sociaux voient se réduire ou même disparaître leur champ d'action et,*

par là même, diminuer leur potentiel de pouvoir. Mais le mouvement global va dans le sens d'une diminution de toutes les différences de pouvoir entre les multiples groupes, y compris entre hommes et femmes, parents et enfants. La notion de "démocratisation fonctionnelle" s'applique précisément à cette tendance » (Elias, 1981, pp.78-79). Quelques pages auparavant, Elias avait mis en lumière la dépendance croissante des gouvernants face à leurs administrés, qu'ils doivent s'efforcer de « séduire ».

### Un prix à payer

Dans le nouveau contexte du début du 21<sup>e</sup> siècle, le journaliste ne peut plus aussi aisément se référer à un intérêt public au-dessus des intérêts particuliers, comme le prônait la conception classique, qui opposait « ce que les gens devraient savoir à ce qu'ils veulent savoir ». Puisqu'il n'y a plus de transcendance, le journalisme est bien forcé de se tourner vers le public réel, ses besoins, ses désirs et ses rêves, lesquels imposent une conception des sujets à traiter et comment les traiter. Cette conception, libérée de la domination du politique et de l'intention d'enseigner, Jacques Ellul en son temps l'avait caractérisée en proposant à l'analyse de la communication médiatique une référence à la communication de vive voix dans la vie quotidienne plutôt que la référence à la communication scientifique, dominante à l'époque. Il avait nommé l'information médiatique – fourre-tout de messages intellectuels et émotionnels à la fois, de renseignements pratiques et d'injonctions morales, de contenus sérieux ou frivoles, de rumeurs et potins, de médisances et de calomnies – « l'information existentielle » (Ellul, 1990).

Évidemment, décrocher du magistère est pour le journaliste « intellectuel » un acte contre-nature. Mais le reporter, condamné depuis le début à la transparence, soit dans le rôle du conteur de l'actualité, soit dans celui du rapporteur des paroles publiques des uns et des autres, était en quelque sorte prédisposé à se faire à nouveau intermédiaire, d'une autre façon, pour rendre possible le rapport direct de « son » public, celui qu'il représente sur les lieux, avec l'événement. Le prix spécifique à payer est l'apprentissage des techniques de l'improvisation et le choix d'un public avec lesquels il partage spontanément et au moins minimalement une sensibilité semblable face aux événements .

Le journaliste d'aujourd'hui doit se faire « médiateur » entre le public et l'émotion que lui provoque l'événement<sup>35</sup>. Il ne s'agit plus de la médiation qu'à l'époque antérieure, on attendait du reporter alors que : « Les premiers pédagogues du journalisme [...] plaçaient le reporter dans une position de médiateur, un intermédiaire entre des sources et un public, qui se

*concevait non comme un simple enregistreur – on dirait aujourd’hui un porte-micro – mais comme une personne érudite, actrice de son propre terrain de reportage, et de surcroît capable de traduire les paroles d’autrui [...] Il est remarquable qu’au cours de ces quatre-vingt années, un glissement sémantique s’est opéré, transformant le reporter-médiateur en reporter-témoin ... » (Ruellan, 1993, pp.134-135).*

Cette conception du reporter-médiateur insistait sur le rôle d’intermédiaire fidèle entre les sources ou acteurs de l’actualité et le public. Elle visait le service public de la mise en publicité des opinions et des courants de pensée. Elle prolongeait la liberté d’expression des acteurs sociaux. Dans le nouveau contexte, l’accent se déplace et il est mis sur le rôle d’intermédiaire entre le public et l’actualité, l’essentiel étant que le reporter-médiateur vibre au réel comme son public le ferait s’il était là et comme il le fait quand il est là par le direct. Le récit de l’événement est alors offert, déjà inscrit dans le point de vue du public qui va le recevoir et qui est libre de l’interpréter ou le réinterpréter à sa façon, plutôt qu’encodé dans le point de vue éclairé d’un intellectuel qui veut instruire les autres.

En résumé, le débat public des années 1990 à propos du direct peut être considéré comme une escarmouche de la lutte d’influence entre deux conceptions du journalisme dans le cadre du journalisme d’information apparu dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle (de Bonville, 1988). L’hypothèse voudrait que l’affrontement se soit soldé par une victoire du camp des reporters et un recul des intellectuels. D’ailleurs, dans les discours des élites du journalisme et des critiques des médias à propos du direct, on constate qu’il n’y a nulle part référence au fait qu’il pourrait être la réalisation du rêve séculaire de re-produire au plus près le réel pour le citoyen-consommateur, plutôt qu’un instrument de la dégradation du journalisme. Il y a bien Dominique Wolton, mais c’est en forme de dépit<sup>36</sup>. L’hypothèse voudrait aussi que cette escarmouche s’inscrive dans un contexte qui soit aujourd’hui en train d’entraîner un changement général du rôle du journalisme dans les sociétés démocratiques avancées ■

### Notes

1. Fondée en 1969, la Fédération professionnelle des journalistes du Québec est un regroupement volontaire de journalistes. Au moment du Congrès annuel de novembre 2002, la FPJQ comptait 1 750 membres, « un record absolu ». (Le 30, décembre 2002-janvier 2003, p.36). Ce nombre représenterait moins de la moitié des journalistes au Québec. <www.fpq.org>.

2. Dans la première phase d'une recherche sous la direction de François Demers, financée par le Conseil canadien des recherches en sciences humaines (CRSH), et portant sur les valeurs des jeunes journalistes de la région de Québec, une observation du contenu de la plupart des médias (dont toutes les chaînes de télévision) de cette région a été réalisée durant l'été 2002 par Gérard Leclerc.
3. Notamment la présence généralisée pour l'ensemble des chaînes généralistes d'un reportage en direct servant à introduire, conclure ou compléter un reportage en différé, mais à partir du lieu où s'est produit l'événement passé.
4. Les principales stations de télévision généralistes qui composent le marché télévisuel québécois font partie des réseaux TVA (Quebecor Média), TQS (Cogeco Radio-Télévision inc. / Bell Globemedia), Global (CanWest Global Communications), en plus de celles des réseaux publics de la Société Radio-Canada (Radio-Canada et CBC). TV A et TQS possèdent chacun six stations réparties dans les principaux marchés, alors que Global compte une station à Québec et une autre à Montréal.
5. Demers (1989) procède à un découpage des coalitions autour des traditions éthiques : le courage du journaliste d'opinion, la vérité pour le journaliste d'information, la responsabilité pour le journaliste citoyen, la solidarité à l'œuvre collective pour le journaliste « bon employé ».
6. En janvier 1995, six ans après l'entrée en ondes de son pendant anglophone (CBC Newsworld), Radio-Canada lançait le Réseau de l'information (RDI). En décembre 1997, TVA inaugurait Le Canal Nouvelles (LCN). Bien qu'il s'agisse de chaînes spécialisées en information continue, leur contenu intègre de plus en plus de *soft news*, question de remplir les grilles horaires. Par exemple, le 26 septembre 2002, RDI diffusait en direct, à une heure de grande écoute, le dévoilement d'une étoile en bronze en l'honneur de la chanteuse Céline Dion devant l'ancien Forum de Montréal, en présence de personnalités politiques (Marc Cassivi, *La Presse*, 28/09/02, D-5)
7. Ceux-ci diront que l'information a une qualité supérieure du fait qu'elle n'a pas été « triturée » par le journaliste. « *Ils feront valoir que le direct tend vers une sorte de transparence en donnant au public une "prise" sur l'événement, faisant sauter les intermédiaires et permettant au public de se faire sa propre idée sur les événements* » (Leclerc, 2000a, p.78).
8. Une fois la polémique passée, des professionnels ont plus volontiers reconnu ce fait. Ainsi, dans un texte intitulé « Le direct : ni une menace, ni une révolution », paru dans le journal du Congrès de novembre 2001 de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), le journaliste Sylvain Drapeau résume assez bien l'état d'esprit de ceux et celles qui font du reportage en direct lorsqu'il souligne que « *la radio, bien avant la télé, a utilisé le procédé sans qu'on s'en formalise* ». Selon lui, « *le direct ne révolutionne ni le métier, ni la façon de voir la nouvelle. On aurait tort de le voir comme une menace à la qualité de l'information. Tout comme on aurait tort de le propulser au sommet du journalisme moderne.* »
9. Esquenazi (1997, p.117) précise d'ailleurs que « *la figure extrême du direct est la catastrophe* ». Il le définit comme « *la simultanéité entre une circonstance et sa diffusion [...], la transmission de circonstances improvisées, inattendues, dont le déroulement exact ne peut être prévu* ».
10. Par exemple, dans le bulletin de nouvelles du midi du lundi 10 juin 2002 des chaînes généralistes de Québec – CFAP (TQS) et CFCM (TVA) – un reporter fait le bilan des décès de la fin de semaine à partir du lieu d'un accident de la route survenu le vendredi

soir. En d'autres cas, pour minimiser les déplacements, certaines interventions en direct sont faites à proximité des stations de télévision plutôt que sur les lieux où se sont produits les événements.

11. C'est d'ailleurs ce qui incite certains « fournisseurs » d'information à retarder volontairement le déroulement d'un événement pour bénéficier d'une couverture en direct sur les chaînes généralistes. Par exemple, les forces policières attendent l'heure du midi ou l'heure du souper pour effectuer une perquisition, sachant que ce synchronisme ne déplaît pas aux directeurs des salles de nouvelles des chaînes généralistes puisqu'il ajoute à la valeur informationnelle, en plus de ne pas bousculer la programmation habituelle de la chaîne. Par cette tactique, les sources tirent également profit du fait que la couverture médiatique rejoint un plus large auditoire en raison des parts de marché des chaînes généralistes qui sont beaucoup plus importantes que celles des chaînes d'information en continu. Au Québec, TVA rejoint 29,3% de l'auditoire québécois sur l'ensemble de la semaine contre seulement 1,4% pour sa chaîne d'information en continu LCN, tandis que l'auditoire de la chaîne généraliste de Radio-Canada est de 15,6%, par rapport à 1,7% pour RDI (Source : *Info Presse*, Le guide annuel des médias 2003, pp.37 et 50, données de Nielsen Recherche Média, printemps 2002, lundi-dimanche, 6h. à 6h.)
12. Lors de l'accident des Éboulements, en octobre 1997, la chaîne généraliste de Radio-Canada a interrompu sa programmation habituelle en milieu d'après-midi dès que son caméraman est arrivé sur les lieux de l'accident. Pendant quelques heures, la même émission spéciale a été diffusée à la fois sur RDI et sur la première chaîne. La programmation habituelle de la chaîne généraliste a repris en milieu de soirée. Même chose lors de la première semaine de la tempête du verglas de 1998 alors que les chaînes généralistes de Radio-Canada, TVA et TQS interrompaient régulièrement leur programmation habituelle pour faire part de ce qui se passait sur le terrain.
13. Les commentaires de la couverture journalistique de ces événements, émis par des journalistes ou des gens très proches du milieu – étudiants, professeurs de journalisme, ex-journalistes – ont été recueillis sur une période de trois années (1990-1991-1992) dans *Le 30*, considéré comme le magazine professionnel des journalistes québécois, *Content* et *Media* qui jouent le même rôle du côté du Canada-anglais, la *Columbia Journalism Review* (CJR) à titre de publication étatsunienne témoin et *Médiaspouvoirs* pour le point de vue français. Le corpus comptait 31 textes significatifs.
14. Une guerre livrée contre l'Irak, de janvier à mars 1991, par une coalition menée par les États-Unis.
15. Au point de départ, le 11 juillet 1990, un litige territorial entre Mohawks de Kanesatake (une réserve indienne) et Blancs d'Oka, près de Montréal. Puis une escalade qui passe par la mort d'un sergent de la police provinciale, des blocus routiers et l'intervention de l'armée. La Crise d'Oka se termine le 26 septembre, 78 jours plus tard, par la reddition des derniers Mohawks retranchés (Mouterde, 1990, p.2).
16. Une analyse de reportages en direct a été réalisée à partir d'un corpus de 15 heures d'émissions portant sur ces deux spectaculaires faits divers. Par la suite, 21 entrevues de type semi-dirigé ont été réalisées dans les trois stations francophones de la ville de Québec entre le 24 novembre 1998 et le 7 janvier 1999. L'analyse des entrevues a permis de constater certains « écarts à la norme » et d'aligner les arguments des praticiens qui tentaient de les réconcilier avec les normes, de réinterpréter les normes ou de les changer au besoin. Une revue des écrits avait été réalisée auparavant pour établir les normes journalistiques.

17. Ruellan (1993, p.11) qualifie les journalistes de « *champions de l'auto-flagellation collective* ».
18. Leclerc (2000a, p.10) parle de « *menace à leur statut, leur position dans le champ journalistique, leur identité, leur légitimité, bref, leurs acquis* ».
19. « *Le porte-parole de CNN (Steve Haworth) reconnaît par ailleurs que le reportage en direct est plus exposé aux risques de manipulation. Pour s'en prémunir, dit-il, il faut multiplier les sources d'information. Quant à la vérification des faits que rapportent les journalistes en direct, il émet une surprenante réponse : "Ne rien rapporter avant d'être absolument certain signifierait peut-être ne rien rapporter du tout !" Pour lui, le reportage en direct est un processus qui consiste à dire ce qu'on sait au moment où on l'apprend et, s'il le faut, apporter les correctifs par la suite. "Nos téléspectateurs sont devenus familiers et expérimentés avec CNN. Ils comprennent qu'ils voient des images en train de se construire". Pendant que Haworth se porte à la défense du reportage en direct qui a fait la fortune de CNN, d'autres sont en file pour s'en prendre à ce genre journalistique qui s'est répandu comme une traînée de poudre sur bon nombre de réseaux occidentaux, bien avant la Guerre du Golfe. Il suffit de penser aux événements de Roumanie, en décembre 1989, où la prétendue télé-révolution s'est révélée finalement un coup d'État médiatique, soutiennent certains auteurs européens qui se remettent mal de la mise en scène de Timisoara et des simulacres de journalisme dont ils ont été témoins. À Timisoara, on a pris quelques cadavres exhumés d'un cimetière pour un charnier de plusieurs milliers de personnes* » (Bernier, 1991, pp.19-20).
20. L'explication de cette attitude apparemment plus pragmatique des Anglo-américains face au direct tient peut-être à leur préjugé favorable au changement, technique en particulier. Elle tient peut-être aussi au contexte des années 1990 : les cas qui ont enflammé le débat chez les francophones se situaient en Europe (Timisoara, le coup d'État manqué contre Eltsine, etc.) ou encore étaient couverts par le « patriotisme » des médias américains (ex : la Guerre du Golfe). En parallèle, par contre, le milieu médiatique américain a été davantage secoué par l'affaire de mœurs Clinton / Monica Lewinski.
21. « *Au-delà de l'actualité, assénée en direct et en continu sans le moindre recul, ils [ces journalistes] plaident pour l'information qui met les faits en perspective, les évalue, les compare, les hiérarchise et les relativise, l'information qui implique le recul et l'examen critique* » (Charon & Sauvageau, 1991, p.400).
22. La plupart de ces travers ont été encore une fois dénoncés lors de l'invasion américano-britannique en Irak au printemps 2003. Le Pentagone avait préalablement tiré au sort les élus qui pouvaient accompagner les troupes sur le terrain. Surnommée *embedding* (intégration), cette opération médiatico-militaire qui consistait à inviter un certain nombre de journalistes parmi les militaires, mais en les soumettant à des règles strictes, n'a pas fait l'unanimité. Patrick Brown, reporter à Radio-Canada, a qualifié cette opération de « *pacte avec le diable* ». Il suggérait comme alternative « *de se débrouiller seul ou de faire équipe avec des confrères d'autres pays quand c'est possible* » (Benoît Aubin, *L'Actualité*, 15 mars 2003, p.30). D'autres ont déploré que la majorité des reportages provenant des journalistes accompagnant les militaires se soient limités aux tâches quotidiennes des soldats qui n'étaient pas au front. Par exemple, Luc Chartrand (Radio-Canada), accompagnant une unité d'ingénierie qui construisait un pont pour faire avancer les troupes, a livré là un reportage qui, pour certains, apportait peu sur les grands enjeux.
23. Une analyse documentaire réalisée sur la période de 1990 à 1999 montre que l'essentiel des critiques adressées au reportage en direct porte de fait sur l'absence de profondeur,

- l'absence de rigueur, l'absence de médiatisation, l'absence de distanciation, l'absence de coordination et la pression accrue sur le reporter (Leclerc, 2000a, p.22).
24. « *Entre l'éthos de l'intellectuel et celui du reporter, la tension subsiste. La contradiction est d'autant plus vive que la figure de celui-ci tend à s'effacer devant celle du "communicateur". D'où l'exacerbation des luttes entre les diverses factions de l'élite journalistique pour imposer telle ou telle définition de l'identité professionnelle* » (Lavoine, 1992, p.52).
25. Les journalistes non écrivains sont perçus comme « *de bien piètres lettrés* » par les écrivains et les lecteurs établis de l'époque (Lemieux, 2000, p.28).
26. « *L'actualité ne dépend plus aujourd'hui de l'importance d'un événement par rapport au plus grand nombre de ceux qui vont recevoir l'information autour de cet événement mais, aujourd'hui, l'actualité dépend précisément de ce que la télévision a montré. Si la télévision montre un événement, il est par définition vu par le plus grand nombre de citoyens d'une communauté et donc, devient un événement qui intéresse l'ensemble et tous les autres médias vont répéter, vont faire écho à la couverture faite par la télévision. L'actualité va être déterminée par la télévision en fonction d'un critère qui n'est pas l'importance sociale, économique, politique de l'événement. Si un événement est riche en images, il est important pour la télévision ; s'il est pauvre en images, il n'est pas important pour la télévision, donc il ne fait pas l'actualité* » (Ramonet, 1994, p.15).
27. En septembre 2001, Radio-Canada inaugurait son « complexe nouvelles », montrant les journalistes et le chef d'antenne dans un studio à plateaux multiples.
28. Internet paraît toujours un média de l'écrit, mais l'amélioration galopante des équipements de réception et des canaux de transmission annonce le retour à la prépondérance de l'image. C'est bien sûr déjà le cas avec l'industrie de la porno, florissante sur le Net.
29. « *Le visuel dans l'information vise d'abord le réel, avec lequel il est supposé entrer en contact par transparence. Il prétend n'être le résultat d'aucune scénarisation, il n'est pas mise en scène. Une image n'est déclarée "spectaculaire" que parce que la réalité captée l'est déjà. Ces présupposés, si répandus dans le discours journalistique dominant, rendent le visuel – et par là le visible – aussi irrécusable que le réel, les deux termes étant substituables l'un à l'autre* » (Blanc & Mouchon, 1994, pp.49-50).
30. Ainsi, lors d'un reportage en direct, « *un comportement émotivement chargé n'est pas vu comme une action déviante parce que les téléspectateurs s'identifient davantage à quelqu'un qui se comporte comme ils se comporteraient eux-mêmes* » (Leclerc, 2000a, p.81).
31. « *Almost as soon as the fighting broke out, it became apparent that the days of network television's long reign over the presentation of breaking news in America were numbered. The anchor model of presenting traumatic or significant world events – one poised man with a deep voice dominating hours of coverage and discussion – was almost immediately demolished by the poorly paid, mostly anonymous legions of Ted Turner's Cable News Network, whose ubiquity, mobility, and hustle seemed to leave their network competitors paralysed* » (Katz, 1991, p.29).
32. Une sorte de « téléspectateur par procuration ».
33. « *In effect, journalists became a new cultural elite with codes of ethical conduct justifying their new-found status in the nascent middle class professional world* » (Carey, 1993, p.11).
34. Voir notamment Jean-François Thuot (1994 a et b) avec son concept de « *démocratie fonctionnelle* » et Norberto Bobbio (1996) à propos de « *la démocratie des Lumières* ».

35. « Avec la télévision, le direct surtout, le statut du journaliste se transforme sensiblement : de récitant ou historien d'une séquence achevée, aussi brève soit-elle, il devient médiateur (technique) d'une Histoire en train de se faire [...] Le journaliste médiateur déplace le téléspectateur de l'intelligible vers le vécu, c'est-à-dire d'abord vers la participation, affective à défaut d'être effective [...] L'Histoire se voit donc, elle se vit aussi. Elle n'est plus mémoire mais présence, émotion et non plus compréhension » (Lavoinnie, 1992, p.50).
36. « La vérité est que les journalistes du monde entier sont fascinés par ce que CNN incarne le rêve de tout journaliste : être branché en direct et en continu sur l'événement. Et d'ailleurs, tous les médias occidentaux copient le style CNN » (Wolton, 1991).

### Références bibliographiques

- BERNIER Marc-François (1991), « Le réseau CNN sur la sellette », *Le 30*, vol.15, n°10, décembre-janvier, pp.19-20.
- BLANC Gérard & Jean MOUCHON (1994), « Le visuel dans l'information – Du modèle à son inscription sociale, *Études de communication*, n°15, pp. 44-61.
- BRUNOVSKA KAMICK Kristine (1988), « NBC and the Innovation of Television News, 1945-1953 », *Journalism History*, vol.15, n°1, Spring, pp.26-34.
- CHARON Jean-Marie et Florian SAUVAGEAU (1991), « Métiers », *L'état des médias*, Montréal, Boréal, p.400.
- CYR Marie-France (1993), « Nouvelles tendances médiatiques », *Relations*, janvier-février, pp.5-6.
- DE BONVILLE Jean (1988), *La presse québécoise de 1884 à 1914 – Genèse d'un média de masse*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 416 pages.
- DEMERS François (1997), « Journalisme : à propos d'une "demande éthique" d'une ampleur anormale », *Ethica*, Groupe de recherche ETHOS, Université du Québec à Rimouski, vol.9, n°2, tome 11, septembre, pp.297-322.
- DEMERS François (1989), « Journalistic ethics : The rise of the "good employee's model" : a threat for professionalism ? », *The Canadian Journal of Communication*, vol.14, n°2, May 1989, pp.15-27.
- DURAND Pascal (1994), « Crise de presse – Le journalisme au péril du "reportage" (France, 1870-1890) », *Quaderni*, n°24, automne, pp.123-152.
- ELIAS Norbert (1981), *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Pandora/Des sociétés, 223 pages (première édition en allemand 1970).
- ERICSON Richard, BARANEK Patricia & Janet CHAN (1989), « Visualising the News », *Communication Studies : an introductory reader*, pp. 219-229.
- FRANCKE Warren (1985), « Sensationalism and the Development of the 19<sup>th</sup> Century Reporting : The Broom Sweeps Sensory Details », *Journalism History*, vol.12, n°3-4, winter-autumn, pp. 80-85.
- LAROSE Roger (1990), « Les informations télévisées : un nouveau modèle en gestation – L'effet spectacle », *Relations*, n°560, mai, pp.112-114.

LA MÉTAPHORE DU « DIRECT » OU LE TRIOMPHE DES REPORTERS

- LAURENCE Gérard (1990), « La télévision québécoise au temps de "l'indien" », *Cap-aux-diamants*, Québec, n°23, automne, pp. 22-25.
- LAVOINNE Yves (1992), « Le Journaliste, l'Histoire et l'historien – Les avatars d'une identité professionnelle (1935-1991) », *Réseaux – Communication Technologie Société*, CENT, n°51, janvier-février, pp.39-53.
- LECLERC Gérard (2000a), *Les répercussions de l'information en direct à la télévision sur les normes journalistiques*, Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 110 pages.
- LECLERC Gérard (2000b), « L'information en direct à la télévision ou comment les journalistes adoptent de nouvelles normes professionnelles », *Les Cahiers du journalisme*, École Supérieure de Journalisme de Lille et Département d'information et de communication de l'Université Laval (Québec), n°8, pp.34-43.
- LE GRIGNOU Brigitte (2001), « La réception des médias : un mauvais objet ? », pp.178-194, in Georgakakis Didier & Jean-Michel Utard (2001), *Science des médias jalons pour une histoire politique*, Paris, L'Harmattan, Collection Communication et Civilisation, 250 pages.
- LEMIEUX Cyril (2000), *Mauvaise presse – Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Éditions Métailié, 443 pages.
- MOUTERDE Pierre (1990), *Oka, été 90... Les enjeux d'une crise*, un document de Développement et Paix de Québec, 21 pages.
- MURDOCK Graham (1982), « Technologie, économie et pratique journalistique : une perspective socio-historique », *Demain, l'informateur – Du transporteur de dépêches à l'agent de novation*, Bruxelles, éditions JEB, pp.83-104.
- RAMONET Ignacio (1994), « L'information spectacle ou l'état des communications dans le monde », pp.7-22, *Actes du colloque Télématique, développement et démocratie*, Montréal, CIDMAA, 118 pages.
- RIEFFEL Rémy (1997), « L'élite journalistique et le débat démocratique ; l'exemple de la culture », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°46, avril-juin, pp.44-50.
- RIEFFEL Rémy (1992), « Journalistes et intellectuels : une nouvelle configuration culturelle ? », *Réseaux – Communication Technologie Société*, CENT, n°51, janvier-février, pp.12-24.
- RUELLAN Denis (1993), *Le professionnalisme du flou – Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 240 pages.
- RUELLAN Denis (1992), « Le professionnalisme du flou », *Réseaux – Communication Technologie Société*, CNET, n°51, janvier-février, pp.23-37.
- TÉTU Jean-François (1994a), « La radio, et la maîtrise du temps », *Études de communication*, n°15, pp.74-89.
- THUOT Jean-François (1994b), « Déclin de l'État et formes postmodernes de la démocratie », *Revue québécoise de science politique*, n°26, automne, pp.75-102.
- WOLTON Dominique (1991), « Le pire de l'information spectacle – CNN pousse au paroxysme la logique du direct, où la guerre devient jeu irréel », *Le Devoir* (et *Le Monde*), 24/01/91, pp.B-7.

## Annexe

### Quelques jalons de la controverse...

Lors du congrès de la FPJQ de 1994, un atelier intitulé « L'information télé des années 2000 » était présenté comme suit : « *Des journalistes armés de micro caméras. La retransmission en direct du moindre vol dans un dépanneur. La vie en temps réel à la télé. Monsieur-madame-tout-le-monde, avec leur caméra, qui s'improvisent journalistes. Un aperçu des tendances qui vont bouleverser la télévision* » (Programme du congrès, Le 30). Lors du congrès de l'année suivante, un atelier était réservé à la présentation du bilan de la première année du Réseau de l'information (RDI) de la Société Radio-Canada, ce que l'on considérait à l'époque comme « *le plus important changement dans le paysage de l'information en 1995. Pour les journalistes de Radio-Canada, cela veut dire plus de reportages en moins de temps, plus de reportages en direct, plus de temps d'antenne* » (Programme du congrès, Le 30). Mais c'est lors du congrès de la FPJQ de 1997 que le reportage en direct a été le plus au cœur de la controverse. Il faut dire que RDI ainsi que les principales télévisions généralistes avaient diffusé plusieurs reportages en direct lors de l'accident d'un autobus survenu dans Charlevoix, au Québec, quelques semaines plus tôt. Les reportages en direct s'étaient multipliés quotidiennement jusqu'aux funérailles des 44 victimes de l'accident. Dans un premier atelier intitulé « *Quand les journalistes déboulent aux Éboulements* », on débattait des questions suivantes : « *Les médias ont-ils été trop loin, trop fort, trop omniprésents dans la couverture de la tragédie des Éboulements ? Est-ce que trop, c'est trop ?* » Un second atelier (« *Toujours plus vite... et plus vite ?* ») s'attaquait au procédé de plein front : « *Les journalistes télé doivent produire à une vitesse démente. Il n'y a plus d'obstacles techniques à l'instantanéité de la diffusion. Mais la cueillette et la vérification de l'information restent un travail qui prend toujours autant de temps. Un journaliste en ondes plusieurs fois par jour peut-il encore faire son travail ?* » (Programme du congrès, Le 30). Depuis ce temps, la controverse sur le reportage en direct n'a pas vraiment ressurgi dans le milieu journalistique, sauf pour dénoter certains écarts d'un journaliste de RDI qui s'était muni d'un masque pour aller au cœur de l'action, lors du Sommet des Amériques, tenu en avril 2001 à Québec. « *Les images du reporter masqué de RDI sont à la fois les plus spectaculaires et les plus insignifiantes du journalisme. (...) Tout montrer n'est pas un travail de titan, c'est au contraire un travail de paresseux, voire de fumiste. Ce qui demande de l'effort, c'est de distinguer l'essentiel de l'accessoire* » (Roch Côté, Le 30, juin 2001, p.27) Critique adressée par un autre journaliste au même reporter de RDI : « *Mais le rôle de Tintin de circonstance revenait à un bouffon agité du nom de Michel Jean (...) Affublé dès les premières heures de son masque à gaz, agrippé à son micro comme à une matraque, il était de tous les combats. Commençaient-il une entrevue avec un expert que sa tête pivotait telle une girouette vers le moindre incident qui s'apparentait à un signe de la fin des temps. On l'aura vu traquer le contestataire pour ensuite lui reprocher, d'un ton moralisateur assourdi par le masque, d'être en première ligne* » (Vincent Desautels, Le Devoir, 24/04/2001, B-7.)

télé  
s de  
un  
nde,  
nces  
s du  
du  
ciété  
rtant  
istes  
mps,  
e du  
e le  
que  
fusé  
dans  
s en  
44  
les  
ions  
ents  
c'est  
quait  
une  
le la  
avail  
fois  
30).  
nent  
d'un  
r de  
Les  
es et  
avail  
e qui  
loch  
e au  
ait à  
ères  
que,  
que  
ait à  
pour  
'être